





Steve Hackett

et que le temps passé dans le studio transforme souvent un morceau du tout au tout. Michael Rutherford et moi-même avons écrit la plupart des musiques dans « The Lamb... », et Peter une grande partie des textes. Mais le travail du studio modifie tant de choses que personne ne peut plus vraiment dire : « Hey, c'est moi qui ai fait ça. »

– C'est important pour vous, cette notion de groupe ? Parce qu'il existe ici une passion féroce à l'égard de Genesis, groupe uni comme les doigts de la main, exemplaire, et une passion pour le personnage de Peter Gabriel.

– C'est l'essentiel. Le groupe a toujours fonctionné comme cela. Nous n'aurions pas fait grand chose sans cette espèce de base certaine. Mais nous savions bien que l'image du chanteur influencerait beaucoup sur le public. Et nous n'avons jamais eu aucune envie de nous en priver, ou de la diminuer.

– Peter décide lui-même de la forme de son jeu de scène ?

– Bien sûr, il sait mieux que nous ce qu'il peut faire, n'est-ce pas ? De toute façon, ce n'est que l'expression visuelle de la musique et des textes, ça ne peut pas être une simple pantomime.

– Pourquoi avez-vous choisi, vous Anglais, ces personnages et ces décors américains ?

– Vous savez, l'histoire se situe à New York. Et les gens là-bas ne disent pas qu'ils sont américains. Ils disent qu'ils sont de New York City. Nous avons pris New York parce que c'est le prototype de la grande ville, sans compter qu'une fois qu'on est passé là-bas, c'est plutôt New York qui vous choisit.

– Mais la musique du groupe aussi s'est transformée, de « Selling England By The Pound » à « The Lamb Lies Down On Broadway ». Comment êtes-vous passés d'une sonorité purement britannique, serene, à cette violence démesurée ?

– « Selling England... » n'est pas l'album que je préfère. « Foxtrot » est meilleur, à mon avis, et surtout « Supper's Ready », qui n'est pas exactement typiquement anglais et calme.

– Tout de même, le changement est brutal cette fois-ci. Etes-vous influencés par des musiciens américains ?

– Je suis plutôt influencé par la musique classique en général, et les musiciens classiques américains ne sont pas tellement nombreux. En fait, nous avons surtout subi le choc de la scène là-bas, et notre musique a simplement accusé le coup, augmenté son volume sonore si vous voulez. Nous aimons beaucoup le son du nouvel album, c'est toujours Genesis, et même les Américains nous reconnaissent aux premières notes (rires)...

– Comment étaient les shows à New York ?

– Très bons, je crois. Vous savez, ça n'est pas exactement le genre d'endroit tranquille, les gens sont plutôt dingues. Et en plus, je crois qu'ils ont aimé.

– Vous avez surtout joué « The Lamb... ». Et les autres titres ? Ceux de « Trespass » ou de « Selling England » ?

– C'est normal, on préfère toujours jouer l'album qu'on vient de faire. Et comme il serait absurde de le découper, nous avons prévu le show presque uniquement en fonction de lui. Nous pensons vraiment que c'est notre meilleur disque,

jusqu'à présent il n'a jamais paru trop long. En plus, les gens semblent attendre certains vieux morceaux, alors nous jouons « Musical Box » et « Watcher Of The Sky », mais pas « First Of Fifth », par exemple, parce que sur le disque j'utilise cinq ou six claviers. Sur scène c'est impossible, et le morceau y perd. « The Lamb » est plus simple à cet égard, plus compact, plus direct surtout.

– Des journalistes vous ont appelés collégiens, comme s'ils répugnaient à vous considérer en tant que groupe de rock and roll. Cela vous choque ?

– La plupart des gens vont à l'école, non ? Les journalistes surtout, plus que tout le monde. Notre musique n'est pas du simple rock and roll, c'est vrai. Au fait, nous ne venons pas de la classe ouvrière. King Crimson non plus.

– Il arrive que l'on vous considère ici comme un groupe non pas politique, mais comportant une signification politique ?

– Nous n'avons pas envie de faire de la politique sur notre musique, c'est trop restreignant. Bien sûr il y a eu « Get'em Out By Friday », et les gens ont pensé que nous étions concernés par cette histoire d'exploitation. C'est vrai, mais nous avons beaucoup d'autres choses à exprimer. Ce qui est important dans Genesis, je crois, c'est que le public ne nous reçoit pas passivement, mais qu'au contraire Genesis lui donne envie d'agir.

« Zones érogènes je vous questionne. »

En cinq soirs, 25 000 personnes – et l'infinie galaxie grouillante et vivante de leurs zones érogènes – ont plongé tous leurs corps dans Genesis.

Comme si toutes espéraient offrir quelque chose en retour. Comme si vraiment ce groupe avait trouvé le nerf qui chatouille, le nerf qui réveille les sens assoupis, tués anéantis par les roueries sordides de la survie au jour le jour.

Des milliers de gens chantaient et dansaient grâce aux Beatles. Les Stones ont secoué bien des muscles abandonnés. Et le Floyd inconscient a glissé tant d'air libre dans les cerveaux fripés.

Et maintenant Genesis vient briser la vieille, solide, putride virginité de ceux qui sentent que presque tout en eux crève en jachère.

Interview Peter Gabriel

– Je voudrais que vous me racontiez l'histoire de Rael. Pourrait-il être un jeune Français ?

– Oh, c'est l'histoire de beaucoup de jeunes gens, et elle commence bien avant Rael, et elle ne finit pas non plus avec ce disque. C'est une histoire victorieuse vous comprenez ?

– Comment ça, victorieuse ?

– Eh bien, il y a beaucoup de gens autour de Rael qui cherchent sans arrêt à

